

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La société des fantômes

Gilles McMillan

Number 317, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

McMillan, G. (2017). Review of [La société des fantômes]. *Liberté*, (317), 57–59.

Tous droits réservés © Gilles McMillan, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La société des fantômes

GILLES MCMILLAN

Une mer noire, houleuse, rougeoyante. C'est la première image du film. Viennent alors ces mots récités par une narratrice à la voix douce en dépit du feu qu'elle souffle sur les eaux sombres : « Un homme brûle. Un homme éclaire la nuit. Ils l'ont enduit d'essence et l'ont enflammé. Un grand feu s'est enflammé déjà dans le monde. Allons nous réchauffer ce soir, voir un peu de ciel. Allons voir si nous sommes morts. »

Première image, premiers mots d'une cuisante ironie, premier plan du film, sa matrice tragique. Il s'agit bien de l'annonce d'une tragédie par un coryphée d'une impitoyable clairvoyance. Et des flots plus amènes sur la mer Égée, des paroles plus douces, plus rationnelles ou même plus mobilisatrices pour rendre le monde plus habitable ne la feront pas disparaître au cours de ce documentaire sur le combat du peuple grec contre la troïka, et sur celui de migrants chassés de leur pays par la guerre et l'intégrisme religieux, cherchant un refuge, idéalement une communauté où vivre, une terre où s'enraciner à nouveau.

Mais s'agit-il bien d'un seul combat, comme le souhaite Sylvain L'Espérance à travers le titre célinien de son film, ou de deux combats ? Combats parallèles qui ne se solidarisent pas, bien qu'il existe des réseaux d'aide bien ancrés dans la société grecque à l'égard des réfugiés. Effectivement, aucune rencontre entre « les deux » combattants n'apparaît dans la caméra attentive et sensible du réalisateur, ou si peu, qu'on l'imagine difficilement dans la société grecque, ou autrement qu'à travers des mesures de secours. Une société humiliée par une politique d'austérité extrême, déchirée par la montée du

parti nazi, Aube dorée, qui entretient le fantasme d'un peuple hellénique « nettoyé » des étrangers par la violence ; société humiliée une autre fois par ce qu'Alexandra Pavlou, militante de la clinique sociale d'Athènes, appelle la trahison de la volonté du peuple qui, lors du référendum du 5 juillet 2015, a rejeté à plus de 62% la politique européenne d'austérité. Or, ce Non sans équivoque à l'« eurocratie », note-t-elle, s'est transformé en un Oui après le référendum. Trahison d'une volonté populaire par Aléxis Tsípras et son parti, Syriza, la coalition de la gauche radicale élue en janvier 2015 pour contrer la troïka et redonner sa dignité au peuple grec.

Alors que reste-t-il quand la démocratie parlementaire libérale et mercantile échoue lamentablement à préserver la cité contre la démesure de l'argent, l'*hubris* de ses maîtres comme de ses esclaves décervelés ? Il reste ce qui reste de décence dans la société. Décence portée par des réseaux de solidarité fragiles mais acharnés, qui veillent sur les germes d'une société viable, qui veillent à préserver ce qui reste du monde qu'un grand incendie embrase. Décence portée par la parole vive. C'est ce à quoi s'attache *Combat au bout de la nuit* : représenter cette parole jusqu'à un point de rupture de la pensée politique, où les images de migrants qui viennent s'échouer sur les rives de l'île de Lesbos n'échappent pas à un certain romantisme humanitaire. Mais comment réagir face à une telle souffrance ? « Bienvenue dans un monde sans fin », dit le coryphée soudainement apaisé, alors qu'un monde se déverse dans un autre en toute fluidité apparente.

Tous les enfants savent bien que les fantômes se nourrissent de la nuit, de

SYLVAIN L'ESPÉRANCE

COMBAT AU BOUT DE LA NUIT
CANADA, 2016, 285 MIN.

leur insomnie et de leur isolement dans l'obscurité. Ce qu'on oublie de notre enfance, c'est que le pouvoir qu'ont les fantômes de répandre la nuit autour d'eux, le silence glacial qui l'enveloppe, peut être renversé par la parole vivante, la parole incarnée dans l'humanité, la vie avec autrui.

La nuit s'introduit d'abord par l'imposition du silence au parlement grec, mise en abîme de tous les parlements du monde asservis aux fantômes. Ce parlement n'est d'ailleurs plus qu'un simulacre de démocratie lors de l'adoption de ce que les technocrates européens appellent le « programme d'ajustement ». Il s'agit de mesures radicales en échange desquelles on accordera des prêts à la Grèce, c'est-à-dire plus de dettes à rembourser aux banques européennes : suppression de programmes sociaux, notamment en santé et en éducation, suppression de l'assurance emploi, suspension du versement des retraites, diminution des salaires, privatisation massive, perte d'emplois. Concrètement, des gens perdent leur maison, la santé ; la société perd ce qui était public : les édifices, la terre, des pans entiers du pays. Un long travelling latéral sur le canal flanqué d'immeubles endormis, de bateaux et ce qu'on devine être des hangars portuaires alterne avec des images du parlement quasi déserté : la société marchande et industrielle s'insinue dans la nuit. Cette séquence est extrêmement saisissante. Deux voix se font alors entendre dans la grande salle désertée du parlement

déjà asservi aux fantômes. Celle, monotone, du président qui adopte des lois sans discussion, et celle d'une députée cherchant désespérément à faire obstacle à la supercherie. « Vous suivez une procédure factice, crie-t-elle, personne ne dit oui aux mesures que vous adoptez. » À cette séquence correspond le discours des dirigeants de l'Union européenne, puis des négociateurs auxquels sera confrontée l'équipe d'Aléxis Tsípras.

Ce sont ces négociateurs que le coryphée désigne comme les fantômes, dont la « spectralité » est rendue par la solarisation des images : « Les fantômes ne connaissent pas la faim ni la soif. [...] Ils sont sans enfance, sans passé, sans parents et sans avenir. [...] Les fantômes gouvernent en souriant. On sait que le sourire de ceux qui ont perpétuellement peur a toujours quelque chose de comique. Mais de quoi ont-ils peur, les fantômes ? De nous. »

Les fantômes ont peur de la vieille femme qui dit sa colère dans la rue : « Les politiciens sont des traîtres et des voleurs... Pas besoin de guillotine. Qu'on les enferme dans leur villa sans nourriture, sans électricité, sans eau. À fouiller dans les poubelles. »

Les fantômes ont peur des femmes de ménage du ministère des Finances en grève depuis neuf mois et qui demandent d'être réembauchées. Des femmes sans instruction qui pourraient donner des leçons de lutte aux représentants de nos syndicats d'affaires ; qui osent affronter les policiers, interpellés par les forces de l'ordre, et, à travers elles, l'establishment politique ; qui luttent d'abord pour leur dignité. Une de ces femmes affirme que cet éprouvant combat leur aura surtout permis de tisser des liens entre elles, de sortir de leur isolement et de participer à la vie publique, par-delà la défense de leurs droits. Il est décourageant d'apprendre que Syriza, une fois élu, élection qui est d'abord apparue comme une victoire, a divisé sciemment ce groupe de femmes en réembauchant certaines d'entre elles seulement. Le parti de la gauche

radicale a ainsi divisé de nombreux réseaux de solidarité après son élection. Syriza en cheval de Troie.

Les fantômes ont peur des militants de la clinique qui travaillent sans salaire, soignent les gens gratuitement, constatent que le système de santé s'est écroulé, mais qu'il pourrait être rattrapé si ses maigres ressources financières n'étaient pas englouties dans l'industrie pharmaceutique et sa technologie mirobolante.

Les fantômes ont peur d'Alexandra Pavlou, qui affirme que son travail n'a rien à voir avec le bénévolat ou la charité, qu'il est un engagement politique visant la transformation des institutions politiques. À la fin du documentaire, elle juge très sévèrement ce gouvernement dit de gauche qui a signé un accord pire que celui qui était proposé par les négociateurs européens avant le référendum, une entente qui réduit la Grèce à l'état de colonie, dit-elle, lui interdisant d'adopter des lois qui ne seraient pas entérinées en haut lieu européen. « Dans une certaine mesure, nous nous trouvons au stade transitoire de quelque chose comme une époque de despotes éclairés ; puisque éclairés, ils doivent éclairer. » Elle ne voit qu'une révolution pour renverser ce régime comparable à une féodalité, « incarnations

terriennes de la divine Histoire, Roi-Soleil et autres ». Féodalité érigée sur des multinationales, renforcée par les horreurs de la modernité qui rappellent les camps balayés par de grands jets de lumière crue : « Disons les plus objectifs projecteurs qui surveillent dans la nuit les barbelés. Qu'en penses-tu ? demande Alexandra avec un sourire en coin. Nous, les reclus de ce camp, ne devons-nous pas avant tout dynamiter ces projecteurs s'il s'agit de réussir notre évasion ? »

Les fantômes ont peur des débardeurs du port de Perama, de leur lucidité qui pointe du côté de la responsabilité politique, des illusions de la démocratie libérale produisant des somnambules. « Les années de prospérité nous ont éloignés de la conscience de classe, dit l'un d'eux. [...] Et voilà qu'arrivent les fascistes. Et nous les laissons faire. [...] La démocratie a besoin d'un labeur quotidien. On ne peut pas laisser les autres s'en charger. On doit quotidiennement se tourmenter, réfléchir, travailler dans ce sens, se demander ce qui est juste ou non. Les gens évitent ces questions et attendent que quelqu'un d'autre résolve le problème. »

Les fantômes ont peur de Spyros, le sans-abri qui vit dorénavant comme



« Attends... je me suis levée, j'ai déjeuné, j'ai pris une douche, j'ai attrapé l'autobus vers le boulot, puis j'ai croisée Fabienne qui venait de s'acheter une bouteille de... Oh !... Oh... »

un réfugié dans son propre pays. Son prénom rappelle tous les Spyros des films de Théo Angelopoulos, tous ni plus ni moins réfugiés, rejetés hors du monde par la modernité sans âme. La situation de Spyros rappelle également le personnage incarné par Marcello Mastroianni dans *Le pas suspendu de la cigogne*. Homme politique, il quitte le parlement sans y prononcer son discours pour disparaître parmi les réfugiés de son pays. Angelopoulos évoquait la perte de confiance dans le parlementarisme, l'échec de la démocratie sous la dictature des généraux, mais qui exige en tout temps une vigilance tourmentée, comme le travailleur du port de Perama le croit.

Les fantômes ont peur des migrants et des réfugiés, bien que ceux-ci soient également réduits à une existence fantomatique dans le pays. Car sans papiers, sans identité, ils ne sont inscrits nulle part, ni dans l'administration publique ni dans l'histoire. *Persona non*

Ce qu'on oublie
de notre enfance,
c'est que le pouvoir
qu'ont les fantômes
de répandre la nuit
peut être renversé
par la parole vivante.

grata, ils sont pourchassés par la police souvent en cheville avec les militants d'Aube dorée. La vie des réfugiés en Grèce est comme celle des fantômes, mais qui ne sont pas exsangues, à bout d'espoir. Ils existent cependant entre deux mondes invivables, en attente d'un troisième. Un Afghan témoigne au nom de tous les siens de l'hypocrisie humanitaire occidentale : « Quel est cet endroit où nous sommes venus trou-

ver pauvreté et malheur ? Notre pays est en guerre depuis trente-cinq ans. C'est comme si nous étions retournés deux, trois siècles en arrière. Les Européens doivent comprendre pourquoi nous sommes venus ici. Pour ma part, je suis âgé de trente, trente-cinq ans et analphabète. Pourquoi je ne sais ni lire ni écrire ? Trouvez la raison. Il y a les Nations unies, il y a les droits de l'homme. Tous ces pays développés aident soi-disant l'Afghanistan, ils se prétendent nos amis. Mais dès qu'on entre dans leur pays, ils deviennent pires que nos ennemis. Je me souviens, en Afghanistan, j'ai rencontré un soldat grec. Il disait être là en ami, qu'il aimait les Afghans. Où sont-ils maintenant ? On se cache d'eux dans des endroits où même les animaux ne vivraient pas. On a peur de la police, mais aussi des gens en général. On n'est pas des criminels. On suit notre chemin. Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire. Merci d'avoir enregistré ma voix. Ce sont mes dernières paroles. Ce sont mes derniers mots au nom de tous les Afghans. »

Tous les témoignages des réfugiés disent en substance la même chose. Un berger d'origine peule se représente la Grèce comme une sorte d'épreuve ultime dans son combat personnel, mais pas comme un pays où il pourrait vivre. « Franchement dit, ce pays n'est pas mon pays... Ici, on mange dans les poubelles... ici, c'est plus dur qu'un caillou. » Une fois cette épreuve traversée, croit-il, ce sont les États-Unis qui s'ouvriront à lui. Son rêve est si prégnant qu'il s'y voit déjà, du moins quand il parle à sa famille qui l'attend à l'autre bout du combat, à l'autre bout de la nuit : « Quand j'appelle ma femme et mes enfants et que je leur dis que je suis aux États-Unis, ils sont très contents de moi, car ils savent que je suis un combattant. »

Les dernières images du documentaire apparaissent alors en porte-à-faux avec tous ces témoignages, en contradiction féconde certes, mais de manière inquiétante, d'autant plus que les colonnes de migrants qui montent

dans d'énormes traversiers baignent dans une aube dorée qui ne présage rien de bon. Sylvain L'Espérance m'assure que cette lumière des origines ne sous-entend rien de tel, que ces images ne sont pas une allusion métaphorique à l'autre Aube dorée : « Au contraire, dit-il, l'aube nous appartient. » La question ne cesse cependant de tourmenter l'esprit.

Quoi faire devant la crise des réfugiés, demande Slavoj Žižek dans son essai de 2016, *La nouvelle lutte des classes. Les vraies causes des réfugiés et du terrorisme* ? Le philosophe slovène met en question la tentation étroitement humanitaire de nos démocraties mercantiles. « Notre véritable but, écrit-il : reconstruire la société mondiale de sorte que les réfugiés ne soient plus jamais contraints à l'errance. Si utopique puisse-t-elle sembler, cette solution à grande échelle est la seule qui soit réaliste, et faire montre de vertus altruistes constitue une entrave fondamentale à la réalisation de cet objectif. Plus nous traitons les réfugiés comme des objets de l'aide humanitaire sans nous attaquer à la situation qui les a poussés à fuir leur pays, plus ils viendront chercher de l'aide en Europe, jusqu'à ce que les tensions atteignent un degré tel qu'elles exploseront dans leur pays d'origine, mais ici également. »

Deux combats, donc. Parviendrons-nous à les arrimer pour qu'éclatent les projecteurs évoqués par Alexandra Pavlou et que devienne possible notre évasion hors du camp que le monde est en train de devenir, camp de travail absurde et camp des errances ?

Combat au bout de la nuit, documentaire exceptionnel par les enjeux qu'il soulève, est à regarder et à écouter comme un défi lancé à notre courage politique, qualité essentielle de notre humanité par-delà les bons sentiments, car ce qui est juste n'est jamais donné une fois pour toutes. Contre la société des fantômes, les premiers mots du coryphée sont à prendre au pied de la lettre : « Allons voir si nous sommes morts. » 